

La censure cinématographique en Iran

Contrôle exercé par une institution (étatique, religieuse ou autre) sur la production d'images et la représentation d'une société, la censure cinématographique sévit de façon particulièrement virulente en Iran depuis l'instauration de la République islamique en 1979, influençant à la fois la façon de produire et de diffuser les images. La création en 1983 d'une structure étatique de contrôle, la Fondation Farabi, marque un durcissement de la politique de censure. Celle-ci empêche le cinéma de s'affirmer comme le reflet des préoccupations de la société iranienne. Le cinéma devient alors le support de projection d'un imaginaire de la nation, d'un idéal de la nation, fantasmé par le régime islamique. Un régime qui exige que les normes de comportements et le système d'interdits imposés dans la sphère publique soient également appliqués à l'écran.

L'enfant au cœur du cinéma iranien



Depuis la révolution de 1979, l'enfant est un personnage privilégié par les cinéastes iraniens, qui le placent souvent au centre du dispositif cinématographique. **Le Coureur** d'Amir Naderi, **Bashu, le petit étranger** de Bahram Beyzai, **Où est la maison de mon ami ?** d'Abbas Kiarostami, **La Clé** et **La Jarre** de Ebrahim Forozesh, **La Botte rouge** de Mohamad Ali.Talebi sont des œuvres majeures du cinéma iranien de ces trente dernières

années et témoignent d'une attention particulière à l'enfant, à qui ces cinéastes confient le rôle principal. Pour Jafar Panahi, il y a dans les films d'enfants « *un monde doux, le regard est innocent, et tu dois rester proche de cette ambiance même si tu veux parler des choses amères et dures. Le monde des adultes est forcément plus cruel* » (Dossier de presse du **Miroir**, sorti en France en 2011).

Le regard des enfants se démarque, par sa singularité et son indépendance, de celui des adultes. Ils ont une conscience aiguë de leur responsabilité (**Où est la maison de mon ami ?**), sont confrontés à l'exil, au racisme (**Bashu, le petit étranger**), aux discriminations - notamment faites aux femmes (**Hors jeu, Le Ballon blanc**). Évoquer l'enfance permet aussi aux cinéastes de parler de la famille au quotidien. Dans cet espace intime, les libertés sont déjà contrariées, et l'absence de dialogue entre les générations remplace souvent la transmission.

A propos du film **Le Miroir**

« Comme dans **Où est la maison de mon ami?**, la confrontation de la jeunesse avec un monde indifférent ou hostile débouche sur une critique à peine voilée des inégalités sociales et de la condition féminine ».

Samuel Douhaire, Télérama, 21 décembre 2011.



Aventures dans la ville

« Le rapport à la ville est essentiel chez ce cinéaste, au sens de l'agglomération urbaine dont il capte de manière quasi-documentaire les ambiances, les beautés et les horreurs, mais aussi au sens du milieu de la modernité et du collectif. Les personnages de Panahi circulent dans la ville, ils y vivent des aventures inattendues, ils rencontrent les forces bien concrètes de l'oppression comme des figures qui semblent très banales et incarnent le destin. Dur, saturé d'informations contradictoires, de dangers et d'injustices, le monde tel que le met en scène Jafar Panahi est aussi le lieu de rencontres chaleureuses, de moments tendres ou amusants surgis au coin d'une rue, et qui prennent d'autant plus de présence que le cinéaste sait à merveille tirer parti de ses interprètes non-professionnels pour cueillir sur les visages, les attitudes, dans le secret d'un silence ou d'un regard, l'humanité profonde, et en partie toujours mystérieuse, de ceux à qui la fiction paraissait n'avoir confié qu'un personnage bien dessiné ».

Source : Jean-Michel Frodon - <http://www.cahiersducinema.com/JAFAR-PANAHI>

Jafar Panahi : Repères biographiques

En 1995, d'après un scénario d'Abbas Kiarostami, Jafar Panahi réalise son premier long-métrage, **Le Ballon blanc** pour lequel il obtient la Caméra d'or au Festival de Cannes. Il signe ensuite en 1997 **Le Miroir**, Léopard d'or au Festival de Locarno, et un moyen métrage documentaire, **Ardekoul**, avant de réaliser **Le Cercle**. En 2002, il met en scène son quatrième long-métrage, un polar social, **Sang et or**, Prix spécial du jury d'Un certain regard à Cannes en 2003. Ces deux films dénoncent les inégalités, l'injustice sociale et l'absence de liberté dans la société iranienne, et sont interdits par le gouvernement de la République islamique. Entre documentaire et fiction, **Hors jeu** (2005), filmé à travers les mailles de la censure, aborde la question du droit des femmes sous la forme d'une comédie sur le football. Le film, qui remporte l'Ours d'argent au Festival de Berlin en 2006, est toujours interdit en Iran.

En juin 2009, Jafar Panahi est arrêté quelques jours pour sa participation dans la rue à de nombreuses manifestations contre la réélection du président Mahmoud Ahmadinejad. De nouveau incarcéré en mars 2010, libéré sous caution en mai, Jafar Panahi est condamné en décembre 2010 à six ans de prison pour « participation à des rassemblements et pour propagande contre le régime ». Une peine alourdie d'une interdiction d'exercer toute activité liée au cinéma pendant les vingt prochaines années. Bravant cette condamnation, il tourne clandestinement **Ceci n'est pas un film**, un film sur l'impossibilité de filmer, qu'il envoie d'Iran au festival de Cannes sur une clé USB. Sa peine a été confirmée en appel en octobre 2011.



Filmographie de Jafar Panahi

1995 : *Le Ballon blanc* – projeté au cinéma ABC le 15 mars à 18h
1997 : *Le Miroir*
2000 : *Le Cercle* – projeté à la Cinémathèque de Toulouse le 13 mars à 20h
2003 : *Sang et or*
2006 : *Hors jeu* – projeté à la Cinémathèque de Toulouse le 14 mars à 14h15
2010 : *Ceci n'est pas un film*



Jafar Panahi face au *Miroir*

« C'est l'histoire d'une petite fille que sa mère n'est pas venue chercher à la sortie de l'école. Elle est donc obligée de rentrer seule à la maison pour la première fois. [...] A un moment, elle se révolte car elle a le sentiment que tous ceux qui l'entourent jouent un rôle et font semblant de vivre. Alors elle démissionne. Elle dit qu'elle ne veut plus jouer dans le film. Elle refuse de suivre le chemin qu'on lui indiquait et se propose de trouver elle-même sa propre voie.

J'avais écrit ce scénario parce que j'avais à cette époque le sentiment que, dans la société irannienne, tout le monde jouait un rôle justement. Personne n'osait être soi-même. Je me demandais si la génération suivante allait adopter la même logique ou se révolter contre ce jeu qu'on lui impose. »



Entretien réalisé par Stéphane Goudet le 12 nov. 2000, Positif n° 480, Février 2001.

Le Miroir dans la presse

« Un sens du suspense, de la montée de l'angoisse, du détail du quotidien érigé en tragédie universelle. »

Jean Roy, *L'Humanité*, 21 décembre 2011.

« Ce glissement de la fiction vers le documentaire [...] aura permis à Panahi d'offrir une réflexion ludique et sérieuse sur le réalisme au cinéma, sur sa position de réalisateur (obligé en 1997 comme aujourd'hui, de tourner clandestinement) ainsi qu'une parabole sur la liberté : la frêle Nina qui tient tête aux hommes qu'elle croise, devient l'incarnation de la résistance à la dictature des mollahs. »

Samuel Douhaire, *Télérama*, 21 décembre 2011.



« Quel vertige, quelle expérience en tout cas, que ce « nouveau » film, à nul autre pareil, qui niche, au cœur de son récit une bascule inédite, suprême mise en abyme! Doit-on la dévoiler d'emblée? Le titre est d'ores et déjà un indice. »

Ariane Allard, *Positif*, janvier 2012.

« Ces films [dont fait partie *Le Miroir*] ont apporté à l'art du portrait un trouble inédit, comme cette inoubliable Mina, boudeuse et

butée ; son assurance face à la caméra porte à bout de bras un film dont elle devient le pilote, elle-même se muant en guide dans une ville fourmillant de mille rencontres possibles. »

Jean Philippe Tessé, *Les Cahiers du cinéma*, janvier 2012.

« Il reste à conseiller aux amateurs de vertige cinématographique de courir voir *Le Miroir*, non pas seulement pour sa sophistication, mais pour la gifle magistrale qu'il inflige à un pouvoir qui a décidé d'arraisonner une fois pour toutes la signification des choses, à commencer par la frontière qui sépare la vérité du mensonge. Eloquent éloge de l'émancipation du personnage de sa sujétion à l'auteur, *Le Miroir*, comme tous les films de Jafar Panahi, tend au pouvoir le reflet de son propre simulacre. »

Jacques Mandelbaum, *Le Monde*, 21 décembre 2011.

Bibliographie indicative sur le cinéma iranien

Agnès DEVICTOR, *Politique du cinéma iranien*, Paris, CNRS, 2004, 310 p.

Cote : 11.05 IRN DEV

Mamad HAGHIGHAT, *Histoire du cinéma iranien, 1900-1999*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1999. Cote : 11.05 IRN HAG

Hormuz KEY, *Le Cinéma iranien : l'image d'une société en bouillonnement*, Paris, Khartala, 1999. Cote : 11.05 IRN KEY

Les cotes correspondent aux titres disponibles à la bibliothèque de la Cinémathèque